

Pourquoi il est plus facile de critiquer le conformisme que d'y échapper

Ugo Gilbert Tremblay

Number 75, Winter 2019

Le néoconformisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89508ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gilbert Tremblay, U. (2019). Pourquoi il est plus facile de critiquer le conformisme que d'y échapper. *L'Inconvénient*, (75), 27–32.

Pourquoi il est plus facile de critiquer le conformisme que d'y échapper

ESSAI Ugo Gilbert Tremblay

Le mensonge le plus courant est celui que l'on se fait à soi-même.
F. Nietzsche

Entreprendrions-nous une enquête exhaustive sur nous-mêmes que le dégoût nous paralyserait et nous condamnerait à une vie sans rendement.
E. Cioran

Le conformisme, qu'il soit ancien ou nouveau, ne renvoie à mes yeux qu'à un seul problème fondamental : celui de savoir ce qu'est un esprit libre et dans quelle mesure cette qualité est à la portée des hommes qui la convoitent.

Bien que je ne disconviene pas que le phénomène du conformisme puisse varier d'une époque à l'autre et connaître toutes sortes de métamorphoses, je n'en traiterai ici que d'une façon générale. Il reviendra au lecteur de rattacher les formes que je dépeindrai à des visages concrets, en prenant soin de leur ajouter au besoin les nuances qui conviennent.

Si mon attention, dans les propositions qui suivent, s'est principalement portée sur le conformisme idéologique ou intellectuel, c'est parce que c'est lui qui pose avec le plus d'acuité l'épineuse question de savoir si le conformisme est un état remédiable ou une condition à laquelle on ne peut que feindre d'échapper. Sans la possibilité d'une pensée libre, dont l'orientation ne dépendrait pas seulement d'un coup du sort, d'une influence heureuse ou d'une passion involontaire pour l'insoumission, il y a lieu de croire que le règne de la conformité n'a point de dehors et qu'il recouvre de son emprise tout le vaste territoire du destin des hommes.

§ 1

Il est hélas plus facile de pointer le conformisme des autres que de s'intéresser aux mécanismes de notre propre servitude. Cela tient au vieux principe énoncé dans le *Sermon sur la montagne*, à savoir que l'on se moque plus volontiers de la paille qui obstrue le regard d'autrui que de la poutre qui nous aveugle. Règle n° 1 : ne jamais écouter quelqu'un parler du conformisme des autres sans se demander quelle poutre il dissimule.

§ 2

Quiconque profère une accusation de conformisme à l'égard d'autrui élève en même temps une prétention implicite à la liberté. La raison à cela est simple : on ne rit avec entrain que des défauts dont on se croit épargné. Le détracteur du conformisme est donc ou bien un être authentiquement libre, ou bien un être qui se ment sur sa liberté.

§ 3

Le statut d'esprit libre étant d'emblée auréolé d'une valeur de supériorité morale, toute accusation de conformisme peut être vue comme une forme détournée de flatterie que l'accusateur s'adresse à lui-même. Lorsqu'il s'exclame : « Comme ces hommes sont conformistes ! », il affirme en sous-texte : « Regardez comme je suis libre ! » Dissérer ou discourir sur le conformisme des autres est en ce sens inséparable d'une certaine forme de vanité ou d'exhibition morale. Corollaire de la proposition n° 2 : on ne se gausse des carences d'autrui que si l'on croit pouvoir s'enorgueillir des qualités contraires. Ce phénomène tient plus largement au fait que les hommes aiment à s'ériger en étalon pour juger des mérites de leurs semblables, mais qu'ils ne s'aventurent à se prononcer publiquement sur eux que lorsqu'ils ont l'assurance que l'écart qui les en sépare ne les fera pas mal paraître.

§ 4

Parmi les critiques du conformisme, il s'en trouve certains qui jouissent secrètement du maintien de ce qu'ils prétendent exécuter. La fin du conformisme, pour peu qu'elle soit possible, signifierait pour eux le tarissement des occasions de s'offenser, et ils verraient aussitôt l'avenir de leur piédestal menacé. Rien ne serait plus pénible à ces esprits soi-disant insulaires que de voir surgir un continent d'hommes prêts à les submerger. On sous-estime à quel point le sommeil des masses offre à plusieurs le luxe de révoltes à rabais, et contribue à abaisser le seuil des sacrifices nécessaires pour passer – à leurs propres yeux comme aux yeux d'autrui – pour des prodiges ou des êtres singuliers. Combien de gens aujourd'hui doivent leur sentiment d'indépendance et d'exceptionnalité à la seule existence des banlieues ? Combien d'hommes dépendent pour exister d'une foule assoupie au-dessus de laquelle une simple posture, un simple ton, un froncement de sourcils suffisent pour se hisser ?

§ 5

Corollaire de la précédente proposition : l'apparente non-conformité de certains hommes provient souvent moins d'une vocation réelle pour l'originalité que d'un besoin maladif de se distinguer. Leur statut, en ce sens, témoigne moins d'un don véritable, repérable en lui-même, que du *contraste* entre leurs gesticulations et l'atrophie des êtres qui les entourent. Plus l'atrophie d'une société est profonde, plus les gesticulations nécessaires pour prétendre à l'excentricité seront minimales et dérisoires. Il en découle que l'anticonformisme est essentiellement l'art de mettre en scène la mince distance qui nous sépare des autres.

§ 6

Ceux qui prétendent se soucier de la monotonie des masses sont surtout amers du peu d'attention qu'elles leur accordent.

§ 7

L'anticonformisme, loin d'être un indice de liberté, peut être banalement le symptôme d'un trouble oppositionnel. Nombre d'esprits rebelles, en effet, seraient tout simplement dépourvus d'inspiration si on leur interdisait de dire le contraire de l'opinion qu'ils imaginent dominante dans un milieu donné. Certains iront jusqu'à défendre un homme, une idée, un parti, non parce qu'ils l'aiment et partagent ses vues, mais parce que leur entourage est unanime à le détester. C'est en vain que l'on s'évertue parfois à comprendre la rationalité interne d'une position ; seul importe, pour la saisir, de connaître l'identité des destinataires qu'elle vise à choquer.

§ 8

L'anti-anticonformisme est une forme exacerbée de trouble oppositionnel. Sous certains aspects, le présent texte en offre une manifestation exemplaire.

§ 9

Petit pastiche d'anticonformisme marchand : il fallait paradoxalement attendre une époque qui célèbre par-dessus tout la liberté individuelle pour faire de « la peur d'être comme tout le monde » un des mécanismes les plus efficaces d'asservissement et d'homogénéisation. Jamais, dans les sociétés traditionnelles, le conformisme n'aurait pu accéder au statut d'insulte et de repoussoir publicitaire. Le capitalisme transforme le moindre désir de se distinguer en transaction. Partout, l'infinie variété des choses dissimule l'implacable homogénéité des êtres.

§ 10

Une part non négligeable de ceux qui regrettent l'emprise du conformisme dans la vie sociale regrettent surtout que le conformisme dominant ne soit pas le leur. Ils ne conçoivent leur appel à un surcroît de liberté que comme une première étape avant l'installation du prochain régime de conformité. Leur vrai message n'est pas « libérez-vous », mais « suivez-moi ». Ils se distinguent en cela des anticonformistes identifiés à la proposition n° 4 puisqu'ils espèrent, bien plus qu'ils ne craignent, de pouvoir un jour se dissoudre dans la norme et revêtir les costumes de l'homme moyen. Contrairement en effet à ceux qui valorisent la distinction pour elle-même et profitent du contraste offert par la médiocrité des masses, l'anticonformiste ici décrit n'adhère qu'à un anticonformisme transitoire ; il est l'exception qui entend devenir la règle, le mis-au-ban-de-la-société d'où pourrait jaillir la prochaine génération de prêtres.

§ 11

Puisque le conformisme perçu des uns n'équivaut pas au conformisme perçu des autres, l'accusation de conformisme est rarement un indice fiable du degré d'indépendance d'esprit de l'accusateur ou du degré de conformisme de l'accusé. Rien n'empêche en effet un accusateur de passer lui-même pour un conformiste risible aux yeux de ceux qui l'entourent (qui ne sont pas eux-mêmes à l'abri d'une réputation semblable, et ainsi de suite). Ainsi un étudiant en lettres qui regarderait la plèbe avec superbe, convaincu de la supériorité de ses goûts raffinés, pourrait lui-même être vu par ses collègues comme l'archétype du « suiveux » sans personnalité, tantôt en raison de son enthousiasme naïf pour un professeur ou une théorie, tantôt en raison de son psittacisme ronflant de révolutionnaire juvénile.

§ 12

Corollaire de la précédente proposition : échapper au conformisme majoritaire ne garantit jamais que l'on échappe à un conformisme minoritaire. La taille du groupe dans lequel le conformiste se déploie ne change rien à la nature du conformisme. Seule l'intensité de ce dernier peut varier d'un groupe à l'autre, et celle-ci a tendance à augmenter dans les petits groupes, où les effets de la contrainte sociale et de la surveillance réciproque s'accroissent. Que l'on pense aux partis politiques, aux sectes, aux avant-gardes, etc. Les masses pratiquent en général un confor-

misme plus amorphe, qui se reproduit moins par zèle que par inertie. N'importe quel comptable ou épicier subit un conformisme moins rigide que celui qui pèse sur les épaules d'un militant. Sur la vaste toile du conformisme, les militants s'apparentent aux nœuds les plus tendus.

§ 13

Variation sur la précédente proposition : on a tort d'associer le conformisme à un phénomène de masse. Il suffirait qu'une île déserte compte seulement deux hommes pour que tout son système de câbles et de poulies se mette en place. Même un solitaire avec des livres fait entendre le crissement aigu de ses rouages.

§ 14

S'il est sans doute possible de s'entendre sur la définition générale du conformisme, le consensus achoppera dès qu'on tentera de lui attribuer un contenu particulier. Personne ne voulant tomber sous le coup de cette catégorie infamante, quiconque se sentira ciblé préférera en modifier la définition générale afin d'en soustraire ses propres obsessions. « Ce n'est pas vraiment du conformisme parce que... » L'argument du nombre, en soi spécieux (voir la proposition n° 12), sera alors immanquablement mobilisé (selon une autre forme de conformisme qui rend jusqu'à nos excuses prévisibles) : « Je suis contre la majorité, donc je ne suis certainement pas conformiste... » Corollaire de la proposition n° 1 : on est plus facilement obsédé par les normes qui gouvernent nos semblables que par l'amorcellement de celles qui font de nos phrases, de nos idées, de nos objections autant de réflexes plus ou moins aménagés.

§ 15

Les conformismes que nous raillons en disant beaucoup sur nos refus, les groupes auxquels nous ne souhaitons pas être identifiés ; ils passent sous silence nos propres adhésions intérieures et mécanisées, notre propre tendance à la répétition, au mimétisme, à la reproduction du même.

§ 16

S'il existe une différence repérable entre l'homme souffrant de conformisme et celui qui se croit exempt d'une telle tare, elle réside peut-être dans le nombre et l'ampleur des conformismes qui se croisent, se superposent et s'imbriquent en chacun. Le conformiste ne paraît vraiment tel, au fond, que parce que chez lui le moule qui donne forme à ses pensées atteint une univocité caricaturale, au point de recouvrir toutes les forces qui se côtoient en lui. Les attentes auxquelles on le voit ostensiblement ajuster chacune de ses idées donnent l'impression qu'il agit sous le regard d'un maître ou qu'il répète scrupuleusement un texte préparé d'avance. Mais celui qui le juge en surplomb confond l'absence de conformisme unidimensionnel avec l'absence de conformisme tout court. Il succombe à la tentation d'attribuer son équilibre apparent, son originalité de façade à un don particulier de sa nature ; il se glorifie de sa différence comme d'un fait d'armes de sa volonté, omettant ce faisant de considérer qu'il puisse lui-même résulter d'une somme de mises en forme, qui au lieu de produire la figure repoussante de son vis-à-vis auraient donné, par la grâce des circonstances, son propre visage qu'il contemple. Or l'état d'un individu peut être le résultat de différents moules concurrents qui entrent en conflit et qui, avec un peu de chance, se mettent en balance mutuellement et projettent de la personne une image plus ambivalente, moins prévisible que celle du conformiste le plus grossier. Chez certains, par exemple, le moule du désir de plaire sera corrigé par le moule du désir de ne pas paraître trop obséquieux ; le moule de l'homme nuancé viendra contrecarrer les automatismes de l'idéologue borné ; le moule de celui qui feint d'avoir des opinions triomphera du moule de celui qui avale et ne s'objecte à rien. Mais d'où viennent ces moules et, surtout, comment expliquer que certains se maintiennent alors que d'autres ne trouvent aucun point d'ancrage ? Bien que l'on puisse douter que quiconque choisisse vraiment les moules qui se combattent ou non en lui et que le conformiste soit réellement maître de la piètre figure qu'il arbore en public, la myopie humaine est ainsi faite qu'une forme exagérée et voyante attirera toujours plus notre jugement et

nos moqueries, tandis que nous resterons aveugles aux formes multiples qui, tout aussi involontairement, habitent et sculptent le souterrain des âmes humaines que nous nous figurons libres.

§ 17

Retour et variation sur la proposition n° 2, et prolongement de la proposition précédente : le véritable angle mort de toute accusation de conformisme réside dans le concept de liberté qu'elle sous-tend. Or définir un esprit conforme est autrement plus aisé que de définir un esprit libre. Pourtant, ce n'est qu'à partir d'une conception plus ou moins élaborée de la liberté de l'esprit, de l'autonomie intellectuelle, voire de l'insoumission cognitive que la plupart des hommes identifient l'esprit conforme et le tournent en dérision. Celui qui critique le conformisme non seulement élève en ce sens une prétention à la liberté, mais prétend *savoir* ce qu'est un esprit libre et prétend se reconnaître dans le miroir qui lui en renvoie le reflet embellissant. Face au « je » qui obéit se tiendrait ainsi un « je » qui gouverne, un « je » capable de résister souverainement aux registres innombrables de la conformité et de rompre à tout moment ses tentacules.

§ 18

L'homme se croit libre, écrit en substance Spinoza dans l'*Éthique*, parce qu'il a conscience de ses désirs, mais il ignore les causes qui le déterminent. N'ayant accès en quelque sorte qu'aux résultats d'un long processus qui se déroule dans l'arrière-scène de sa conscience, il en conclut naïvement qu'il est sa propre origine et qu'il peut s'autodéterminer comme il l'entend. Il s'apparente ainsi à un pantin doté de conscience qui, n'ayant pas aperçu les fils transparents qui s'agitent en tous sens au-dessus de sa tête, s'attribuerait fièrement la cause de ses mouvements. Il va sans dire qu'une telle conception de la liberté non seulement n'émancipe de rien, mais redouble la nécessité objective par l'ignorance de son fonctionnement. Or c'est précisément pour sortir de cette impasse que Spinoza a préféré concevoir la liberté non pas sur le mode d'une capacité illusoire de rupture avec les causes qui nous déterminent, mais sur le mode d'une *connaissance* de ces dernières.

Cette réconciliation de la liberté et de la nécessité peut à première vue paraître paradoxale. Mais le paradoxe s'évanouit dès lors qu'on tient compte du rôle causal spécifique que joue la connaissance chez l'homme : contrairement au pantin dont les mouvements ne changeraient pas quand bien même il pourrait connaître l'emplacement et la nature des fils qui le soutiennent (ses mouvements étant indifférents à ses désirs et entièrement soumis aux caprices d'une force extérieure), l'homme, lui, a *pour caractéristique d'être causalement modifié au contact de la connaissance qu'il acquiert*. De même qu'une société verra son action se préciser si elle prend conscience d'elle-même à l'aide d'études et de statistiques (à propos, par exemple, du déclin de sa langue officielle), l'homme qui étend sa connaissance des causes qui l'affectent peut découvrir des moyens d'action plus en phase avec les désirs qui l'animent ou encore s'apercevoir que sa manière actuelle d'agir l'éloigne en fait des objectifs qu'il croyait poursuivre et, ce faisant, peut contribuer à refaçonner ses désirs.

C'est en s'inspirant d'un tel modèle qu'il faut tenter de repenser l'opposition entre les figures du conformiste et de l'esprit libre. L'esprit libre ne saurait raisonnablement correspondre à un être concret qui aurait la grâce de se voir affranchi de toute nécessité ; il est plutôt à comprendre comme un *horizon régulateur* qui, une fois pénétré dans la conscience d'un homme, devrait le pousser à chercher les causes qui expliquent la distance qui l'en sépare et ainsi le conduire à modifier ses manières de faire et de penser.

§ 19

Corollaire de la proposition précédente : tout homme qui se prétend radicalement libre et qui croit pouvoir rompre avec le conformisme frappant inexorablement l'intelligence humaine risque vite de retomber dans les défauts auxquels il souhaitait échapper. Au contraire, l'homme qui a accepté d'emblée l'humiliation de sa liberté, qui sait d'avance que le conformisme est sa condition par défaut, liée à la nature foncièrement mimétique du mammifère qu'il demeure malgré tout, pourra peut-être non pas dépasser sa condition, non pas en sortir, mais agir *en son sein* de manière à tendre imparfaitement vers l'idéal de l'esprit libre.

§ 20

Placer la vérité au-dessus de l'approbation des autres, mais douter en même temps de pouvoir la posséder. Apprendre à opposer à toute opinion qui se cristallise en soi une opinion contraire. S'intéresser sans mauvaise foi aux croyances qui nous rebutent et exercer son imagination à parcourir les trajectoires qui y conduisent. Préférer les vertiges de la contradiction au confort des réconciliations mensongères. Veiller à ne jamais tout à fait adhérer à soi-même. Ne pas renoncer à organiser en soi le désordre, mais se souvenir ensuite qu'il s'agit d'un chaos organisé. Savoir reconnaître l'influence radicale des autres sur ce que nous sommes, être à l'affût de leurs traces dans la genèse de nos désirs et de nos mises en scène. S'intéresser aux sciences naturelles, sans méconnaître leurs limites. Considérer avec scepticisme les raisons officielles qui déambulent à la surface de notre conscience pour justifier nos idées, nos errances, nos adhésions spontanées. Éviter d'assimiler un changement d'opinion à une défaite personnelle. Ne pas minorer la part affective de la pensée. Reconnaître, avec Simone Weil, que l'esprit de parti est un « crime de démission de l'esprit¹ ».

Telles pourraient être quelques-unes des injonctions que l'esprit conformiste se répète sans cesse à lui-même pour que l'idéal de l'esprit libre, aussi hors de portée soit-il, n'en produise pas moins chez lui quelque bouleversement salutaire.

§ 21

Apprendre à opposer à toute opinion qui se cristallise en soi une opinion contraire. Application de la précédente proposition : mais est-il sûr que l'on puisse vivre, décider, penser en se répétant de tels préceptes ? Loin de promettre le salut, ce programme n'est-il pas plutôt la garantie, à l'échelle collective, d'une société dysfonctionnelle et, à l'échelle individuelle, de la névrose et de la paralysie ? Ne sont-ce pas là qu'abstractions sophistiquées et ruses langagières pour éluder l'impasse du conformisme, si ce n'est pour nier sur papier le confort et le repos que nous y trouvons en pratique ? Et même à supposer qu'une poignée d'hommes, favorisés en cela par la nature ou quelque perversion masochiste, puissent tendre vers cet idéal, ces hommes ne relèveraient-ils pas davantage de l'anomalie que du modèle à imiter ?

Spinoza lui-même ne croyait pas que sa solution au problème de la liberté était accessible à tout homme, mais seulement à un petit nombre de sages (c'est une voie, disait-il dans la dernière phrase de *l'Éthique*, « difficile autant que rare »). Or soutenir que la connaissance de soi et du monde est la seule forme concevable de liberté, c'est une chose, mais on ne saurait la présenter comme une solution très séduisante si, en amont, les hommes subissent, plutôt qu'ils ne choisissent, l'étendue de leur envie de connaître, l'ampleur de la curiosité qui les anime. Si les hommes ne maîtrisent pas la condition minimale de leur libération, s'ils n'ont pas la capacité de faire surgir en eux *ex nihilo* un vif et puissant désir de connaître, alors le poids de la nécessité qui leur incombe n'en sera que plus fatal et amer. Seuls quelques rares élus, en vertu d'un enchaînement improbable de causes et d'effets – allant des gènes à l'éducation en passant par les rencontres, les expériences marquantes, les conditions de vie intra-utérine, le lieu de naissance ainsi que le tempérament et la personnalité qui en découlent –, verront naître en eux la passion qui les précipitera, pour ainsi dire *malgré eux*, sur la voie de l'esprit libre (ou du moins de son idéal). Enjoindre aux hommes qui n'ont pas gagné à cette loterie de chercher les causes de leur réticence à vouloir se connaître serait vain, puisque cela reviendrait à solliciter le désir même qui leur manque pour remédier à son absence. Quoi qu'on fasse, en somme, tout indique que les hommes, dans leur presque totalité, resteront sourds à l'appel de Spinoza.

Doit-on pour autant s'en plaindre ? Pas si l'on s'en remet à une autre conception de la connaissance, tirée cette fois de *l'Ecclésiaste*, qui estime le savoir contraire au bonheur : « Qui augmente sa science, augmente sa souffrance. » Considéré sous cet angle, il se pourrait que le conformiste, ignorant de lui-même, aveugle à la banalité de sa propre conformité, soit une figure plus enviable que celle du savant malheureux. ■

1. J'emprunte cette formule à André Breton, qui présenta la *Note sur la suppression générale des partis politiques* de Simone Weil, écrite en 1940, comme « un réquisitoire sans appel possible contre le crime de démission de l'esprit qu'entraîne le mode de fonctionnement des partis ».